

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

Plus heureuse que nous, la chronique mondaine peut encore vous intéresser avec les échos des fêtes qui se succèdent de château en château; elle s'alimente encore du sport, car les courses finies à Paris, attirent sportmen et élégantes à Deauville et autres localités mondaines. Elle a de plus à son service les racontars mondains qui amusent toujours et puis, dans quelques jours, l'ouverture des théâtres, maintenant en vacance.

Mais nous, que vous dire sur la mode? Elle est en pleine morte-saison et si l'on s'ingénie à trouver des façons nouvelles, c'est bien inutilement, car elles nous sont cachées et mises en réserve pour l'automne qui s'avance à pas de géant.

Aucune fantaisie ne mérite de vous être signalée; les costumes, toujours charmants, nous vous les avons décrits; les étoffes, il n'en faut plus parler; les chapeaux nous surprennent toujours par leur étrangeté, qui s'accuse selon le caprice et l'excentricité de la femme qui le porte. La coiffure en cheveux est gentille et le bon sens a réagi contre la fantaisie de messieurs les perruquiers qui voulaient nous affubler de cet affreux et gênant catogan d'importation anglaise. On a donc la nuque découverte et les cheveux tournés en coque ou en huit avec tout plein de petites frisettes qui se montrent par ci par là, et gentiment. La moindre fleur, le plus petit nœud de



Costume en surah bleu sarde uni et pékiné — Costume en tricotine oseille et tulle brodé en relief.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

ruban suffisent pour rendre coquette cette simple coiffure que bien des femmes n'enjolivent que d'épingles d'écaille.

On voit quelques jeunes femmes avec le front découvert; les cheveux relevés à la chinoise, mais ondes

et bouffants; quelques boucles folles jouent sur le côté du front et deviennent un peu plus fournies sur les tempes. C'est charmant quand cette manière, toute jeune, sied au visage, mais il y en a bien peu qu'elle avantage.

Le blanc, qu'il soit bleuté ou crème, est de toutes les mises, du jour ou du soir. Il s'accommode de la simplicité, du luxe de garniture, des dentelles ou de l'ordinaire plissé. Il se combine, quel que soit le tissu, avec les plus belles soiries, et le voile, cette étoffe bon marché, recouvre souvent une jolie faille française et ses volants.

On ne s'étonne plus aujourd'hui de rencontrer au bois des costumes blancs, il n'en serait pas de même sur nos boulevards où seuls les enfants et les fillettes ont le droit de se montrer vêtues en blanc. Pour elles rien de mieux que cette toilette que relève souvent une ceinture en ottoman de couleur, mais, à notre avis, la belle ceinture crème largement plissée en travers avec des coques très peu dépassées par les pans effilés, est autrement jolie.

On porte en bijoux toute sorte d'animaux, et dernièrement nous nous sommes bien divertie à la vitrine d'un des joalliers les plus en vogue; il y avait un singe sautant à travers un cerceau, un chien jouant de l'éventail, un éléphant sur ses pieds de derrière et tenant un parasol; dans une coquille des canetons glissent comme dans une mare; une échelle et, sur chaque échelon, un oiseau différent; au sommet, un petit chat regarde doucereusement ces gentils volatiles; voici un fier coq, haut sur ses ergots, le cou tendu, jetant son coricoco; à ses pieds une gentille poulette. Une grenouille dont on aperçoit la tête sous une feuille de rosier, ne nous ferait guère envie: la pauvre, quoique inoffensive, est répulsive à plusieurs et nous doutons fort du succès de cette épingle. Tous ces bijoux sont émaillés, chacun selon leur espèce, et d'un fini remarquable; des ciselures, des ors différents, des pierreries les enjolivent encore. L'ex-

pression est parfaite, et les yeux en émeraude du chat regardant les oiseaux donnent un petit frisson en pensant au carnage qu'il en ferait.

Moins réalistes sont les inséparables, sur leur perruchoir doré, ces trois perles que l'on aperçoit, dans l'entrebaillement de deux feuilles de rose qui leur servent de coquille, ce trèfle en or mat brillant de gouttes de rosée.

Il y a encore l'éventail entr'ouvert, l'encas fermé, le fouet enroulé, sans compter les attributs de chasse, de pêche, de courses dont on semble abuser un peu. Que ces messieurs s'amuse à porter en boutons de manchette des têtes de cerf, de louve, de sanglier, des fers à cheval, des casquettes de jockey, rien de mieux, mais on ne nous forcera pas à trouver jolie et de bon goût, cette selle montée en broche avec les étriers tombant. Nous demandons le jockey dessus et le cheval dessous.

Les corsages sont ouverts ou simulent un décolleté caché sous un bouffant, une chemisette ou un empiècement tendu; avec les premiers l'on jette sur les épaules un fichu en tulle brodé, en tarlatane rehaussé de dentelle ou en gaze de soie, que l'on chiffonne à la Marie-Antoinette; les plis doivent voiler presque entièrement le décolleté. Nous signalons ce gentil rien comme une charmante élégance pour la mise habillée d'une après-midi de château; la grande cape-line en paille paillason avec des touffes de choux en ottoman achèvera la copie; de longues mitaines en soie, le soulier découvert avec le bas de soie, sont indispensables. Le soulier découvert se porte couramment, le soulier montant lacé ou boutonné est réservé pour le mauvais temps ou les promenades, et la haute botte lacée sur le cou-de-pied pour les excursions en forêt et les ascensions. Celle-ci est si pratique, elle isole si bien la jambe des insectes qui pourraient piquer, que l'on oublie les cinq minutes passées à la lacer, et cependant quel ennui!

CORALIE L.

RENSEIGNEMENTS & CONSEILS

Madame M. G. — Au Directeur, qui envoie les lettres à qui de droit selon les conseils demandés. Nous vous prions d'agréer nos remerciements.

M. G. — Eau et pommade vivifiées chez M. L. Bonneville, 5 bis, rue des Rosiers. Nous sommes certaine que vous en serez satisfaite.

Une rêveuse attristée. — Que nous remercions des bons sentiments exprimés pour son cher journal. — On fait très peu d'édredons au crochet; toutefois votre travail nous semble si joli que nous vous conseillons d'y persévérer. Doublure en satinette bleue. — On trouve des albums qui

peuvent être employés pour l'usage dont vous parlez chez tous les papetiers et de prix différents, suivant la reliure.

— La demande est dictée par une bienveillance amicale; il suffit de remercier. — Pourquoi ne pas essayer; il serait temps de s'abstenir si, après deux années d'étude, on s'apercevait que les moyens font défaut; avec de la persévérance que n'obtient-on pas! — Quant à la cinquième et dernière question, nous ne sommes pas apte à y répondre, il faudrait s'adresser à l'autorité militaire qui donnerait les renseignements.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 61 et 63)

Costume en surah bleu Suède uni et pékiné vieil or. — Jupe plissée en pékin, garnie d'une double draperie; la première en pékin est prise de côté dans une traverse plissée et assortie; la seconde en surah uni, forme un bouillon

ramené en dessous; derrière, deux pans en pékin serrés à leur extrémité par des aiguillettes en passementerie. Ces pans prennent sous le très court postillon de la veste qui est en pékin, et dont le devant est largement ouvert sur un gilet



5/135

Falconer imp Paris

4534

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Costumes de M^{lle} THIRION, 47, R^{ue} St Michel - Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier - Lait Antiseptique
de CANDÈS 26, R^{ue} St Denis - Eau d'HOUBICANT, 19, Faub^{ourg} St Honoré - Chaussures de la M^{me} PINET, r. Paradis, 44 - Machines
à coudre, H. VIGNERON, 10, R^{ue} Valenciennes

en surah uni; le côté, à la taille, est échancré en angle droit. Manche ronde terminée par une draperie unie.

Costume en tricotine oseille et tulle brodé en relief. — Jupe en tulle brodé en relief, posée sur une sous-jupe rose ancien, ornée d'un plissé corail; la tunique est en tricotine oseille, les lés de derrière, plissés, tombent droit et le devant forme une feuille piquée, vers le milieu du tablier, d'un nœud en ruban corail. Corsage à pointe, un bouffant

en surah corail et un revers à la manche demi-longue.

Costume en dentelle de laine et voile bleu. — Jupe en soie, un plissé au bas, puis une haute dentelle bleue sur le tablier; une draperie en voile se perd sous les lés de derrière qui sont plissés. Corsage à pointe orné, devant, d'un éventail en dentelle. Col droit. A la manche, un revers en velours marine, et sur le côté extérieur une suite de petits boutons dorés.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4534

COSTUMES DE CAMPAGNE

Costume en batiste de coton à petit damier blanc et brique.

Jupe ornée de cinq plis rabattus espacés de cinq centimètres, un fin plissé dépasse l'ourlet. Blouse-princesse froncée à un col droit en velours et serrée à la taille en chemisette, dans une patte-ceinture en velours; les fronces fournissent l'ampleur de la draperie qui descend sur la partie supérieure de la jupe; une dentelle au bord. Le relevé régulier se perd sous les lés de derrière gentiment chiffonnés et soullevés par des guiles en velours qui partent d'un nœud piqué sur la hanche. Manche large, serrée dans un poignet de velours. — Bas de fil d'Écosse brique — Souliers vernis. — Gants de Suède. — Chapeau en paille manille, à calotte pierrot,



avec une garniture de fleurs placée derrière et avançant de côté au milieu de coques en velours

Costume en foulard de coton bleu.

Jupe garnie de quatre grands plissés rehaussés de dentelle. Petite tunique drapée très en arrière, pouffonnée et tombante. Corsage froncé aux épaules et à la taille, très ajustée au dos. Ceinture en gros grain attachée par une boucle. Manche arrêtée sous le coude, ornée d'une dentelle et d'un nœud. Col droit. Ceinture, nœud et col en velours bleu ou en gros grain et faille. — Bas de fil d'Écosse bleu. — Souliers en peau mordorée. — Chapeau paillason garni d'un bouquet d'églantines nouées par un ruban de velours, le bord légèrement relevé est tendu en velours.

Costume en alpaca marine et dentelle bleue, de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

CHRONIQUE



Et titre, il faut bien vous l'avouer, n'est qu'un trompe-l'œil destiné à faire croire que Constance n'a pas quitté son poste, tandis qu'en réalité elle court la pretantaine à quarante-huit heures de la rue Vivienne, et ne songe guère à chroniquer.

Je sais bien — pour l'avoir pratiqué moi-même —

qu'en pareil cas on a la ressource d'écrire sa chronique avant de monter en wagon, en prenant soin de choisir un sujet qui se garde, comme le jambon, et pour lequel deux semaines de plus ou de moins ne sont pas une affaire. Mais j'ai négligé cette précaution. j'allais dire ce *truc*, moitié par paresse, moitié par probité professionnelle. C'est le cas de mettre au jour mes notes de voyage, car j'ai depuis longtemps l'habitude

de cheminer un crayon à la main. J'ai même découvert que ma femme de chambre à qui je passe quelques-unes de mes manies, en même temps que mes vieux chapeaux, s'est mise, elle aussi, à tenir « son journal » destiné, dit-elle, à dédommager au retour son mari resté là-bas.

Qui sait si ses notes ne seraient pas plus amusantes que les miennes ?

..

Paris, gare de l'Est, 8 heures du soir.

Le départ est une vraie bataille, avec son tumulte, ses fatigues, ses émotions, y compris la crainte de perdre les bagages et l'artillerie représentée par les parapluies et les ombrelles. Heureusement que nous sommes tout un groupe. Les hommes se battent au guichet, tandis que nous, comme d'autres Moïses, prions, les bras levés au ciel, pour que Jéovah nous donne la victoire, c'est-à-dire *un coin* où l'on puisse dormir.

Minuit.

Les machines de l'Est ont la fâcheuse habitude de ne pas brûler leur fumée. Il a fallu fermer toutes les glaces; nous étouffons; le voyage commencé très mal. Il ne tenait qu'à moi de dormir tranquillement dans mon lit à cette heure-ci, et de m'y réveiller demain fraîche et reposée.... Enfin!

6 heures du matin.

Où sommes-nous? on crie un nom Allemand intelligible, et j'aperçois, sur le quai, ma femme de chambre qui s'essuie les yeux. Elle m'aperçoit, pleure de plus belle, la pauvre Alsacienne, et me montre du doigt le nom écrit en grosses lettres sur le mur : *Mülhausen!*

Combien d'années, de millions et de vies humaines faudra-t-il pour rétablir, à cette place, l'orthographe ancienne?

1 heure après midi. — Coire.

Nous avons traversé Bâle; nous venons de voir Zurich et son lac charmant, tout bordé de villas étagées sur des collines vertes et qui me rappellent le Bosphore. Nous avons longé, en nous accrochant aux rocs des montagnes comme des fourmis à la paroi d'un vase, le lac de Wallen, encaissé dans ses sombres falaises de deux mille pieds. Nous avons passé devant Ragatz où de bons amis boivent leur verre d'eau, sans se douter que nous sommes dans ce train qui roule à leurs pieds dans la plaine du Rhin. A Coire, bon gré mal gré, la locomotive s'arrête.

Entre trois montagnes toutes vertes de sapin, la nature a laissé juste la place d'une cinquantaine de maisons et d'une cathédrale. Encore a-t-il fallu que la cathédrale s'accommode d'un rocher d'où elle domine ce gros village.

Peut-on sortir d'ici autrement qu'à dos de mulet? On assure que oui; nous verrons bien. En attendant, l'hôtel *Steinbock* qui ressemble à une grosse auberge de province, mais qui est l'un des meilleurs de la Suisse, nous donne de bonnes chambres, un bain qui nous rend notre couleur naturelle, et un excellent diner.

Coup d'œil très amusant sur la place, devant l'hôtel, une place grande comme la cour de ma maison à

Paris. Chaque cinq minutes, un landau de louage à quatre chevaux, ou une diligence superbe, s'y arrête, prenant ou déposant des gens qui se rendent dans l'Engadine ou qui en viennent. Le temps, pour nos hommes, de fumer un cigare, et nous avons vu défiler devant nous cent types divers, dont la plupart paraissent ridicules à nos yeux Parisiens. Qui sait ce qu'ils pensent de nous?

La passe du Schyn.

Nous sommes déjà bien loin de Coire. Notre landau qui roule depuis trois ou quatre heures, s'arrête au milieu d'un pont d'une seule arche, reliant les deux bords d'une crevasse effrayante au fond de laquelle gronde l'Albula. Le cocher nous dit que nous pourrions faire là un saut de quatre-vingt mètres, mais plus éloquente encore est la démonstration du petit berger qui lance une pierre plate dans l'abîme. Pendant plusieurs secondes, la pierre descend en sifflant, puis, sous la force de l'impulsion toujours croissante, elle éclate comme un obus avant de toucher le fond. Avis aux amateurs de suicide.

Pour le coup, je ne regrette plus d'être partie. Ce paysage grandiose, impressionnant jusqu'à nous couper la parole à tous, suffirait, lui seul, à payer toutes les fatigues déjà supportées. La fraîcheur est délicieuse « le soleil n'entre pas ici », ou du moins il n'y entre qu'une ou deux heures dans la journée. Du fond du gouffre une vapeur, ou plutôt une bouffée de parfums humides monte jusqu'à nous et balaye la poussière de la route. Ce que nous respirons n'est plus de l'air, mais une sorte de fluide mystérieux et puissant qui est la vie elle-même. Il nous semble que nous ne pourrions jamais mourir si nous restions-là.

Mais une autre berline nous rejoint et nous dépasse sans s'arrêter. Peut-on passer là sans faire halte pour admirer ces splendeurs! Oui, hélas! quand la jeunesse et la santé ne sont pas du voyage. Dans la voiture, nous apercevons une vieille femme et un homme jeune encore, son fils sans doute, qui semble bien malade. Retrouvera-t-il la force, là-haut?

Molins.

Deux routes conduisent de Coire dans l'Engadine : celle de l'Albula, et celle du Julier, que nous avons prise. A ceux qui suivent le même chemin, je conseille de forcer la première étape et de coucher, non pas à Tiefenkasten, village enterré au fond d'une gorge, mais à Molins, bourg charmant, déjà situé à 1,400 mètres d'altitude. L'unique auberge est fort bonne et je m'y suis endormie au bruit d'un torrent qui mugissait si fort sous ma fenêtre, que le bruit fatigant des arrivées et des départs se perdait dans le grondement continu de l'eau furieuse, dont une lune superbe argentait l'écume blanche.

Le lendemain matin j'ai rencontré le torrent, un vrai torrent d'opéra comique, bondissant correctement sur des rochers trop pittoresques, dans un pré trop vert, à l'ombre de sapins trop jolis. Puis d'épouvantables gens sont arrivés et tout le paysage a été gâté. C'est tout le temps comme cela, en Suisse!

Le Julier.

Nous montons, au pas, depuis trois heures; mais ceux qui descendent vont au trot, hélas! et nous ont

couverts d'une poussière blanche qui ne laisse plus soupçonner la couleur des vestons et des robes. Depuis longtemps les sapins nous ont quittés, comme des compagnons découragés de la longueur de la route et, de chaque côté de nous, des pics pointus que le vert manteau du gazon ne couvre plus dressent leurs arêtes austères. Ici le vieux squelette du monde a troué son vêtement usé par le froid, les ouragans et les siècles.

Nous sommes à 2,300 mètres, le point culminant de notre voyage. Le paysage est désolé. Les générations du monde, en franchissant cette porte qui sépare l'Italie des Gaules, en ont usé le seuil et y ont laissé chacune des lambeaux de leur idiome. Aussi cherchons-nous vainement à nous faire comprendre de la vieille femme qui tient une pauvre auberge à quelques pas du col, et cependant nous parlons, à nous tous, le français, l'anglais, l'allemand et l'italien. Mais ici on parle la langue Romane qui est un peu de tout cela. Faites un mélange des tons d'une palette et essayez d'y reconnaître une couleur!

Nous avons sur nous tout ce que nous possédons de couvertures et de manteaux, et nous maugréons déjà contre le froid. Mais nous songeons aux malheureux qui s'épongent en ce moment sur le boulevard en prenant des glaces, et nous n'avons plus envie de nous plaindre. A une portée d'arc de nous, voici de la neige de quoi rafraîchir la boisson de trois villes comme Paris. Un bol de punch bien chaud, pour l'instant, ferait mieux notre affaire.

Nous descendons après avoir passé entre deux petites colonnes toutes noires que nous saluons, car elles ont été plantées à cette place par Auguste. Il fallait avoir des ailes, pour passer ici il y a deux mille ans, mais, de tout temps, la Victoire en a eu. Ailes divines de la chère France, quand repousserez-vous?

La voiture descend au grand trot le versant de l'Engadine dont l'étroite vallée nous découvre bientôt la moitié de sa longueur. A nos pieds, le lac de Sils, Méditerranée en miniature par son bleu superbe. A gauche, Saint-Moritz cher aux Français qui ne vont guère que là. Nous y aurions trouvé les d'Harcourt, les Pourtalès, les Sainte-Aldegonde; mais la place manquait à Saint-Moritz, aussi bien qu'à Pontresino, lieu de prédilection des excursionnistes. Nous avons l'air de planer au-dessus des maisons de Silvaplana; en face, de l'autre côté du lac, Isola, restée pauvre, faute d'une route, ressemble à une jolie mendicante qui se cache, honteuse des trous de sa robe.

Mais voici que nous dépassons la voiture entrevue hier sur le pont du Schyn. L'équipage marche au pas, et la vieille femme pleure à côté d'une forme inerte étendue sur les coussins. Le pauvre malade, nous dit-on, est mort en passant le col; l'air, devenu trop rare, a manqué à ses poumons affaiblis. Ou, peut-être, l'âme décidée à remonter là-haut a profité, pour s'envoler, du moment qu'elle était plus près du ciel.

L'heure est charmante; les sapins qui ont fait galamment la moitié de la montée pour nous rencontrer plus tôt embaument la route; les clochettes des troupeaux invisibles remplissent l'air de leur carillon menu qui flotte dans l'espace. Et, au dernier plan, la solennelle Bernina étale fièrement sa pèlerine de neige,

devenue toute rose aux rayons du soleil déjà disparu pour nous.

Mais ce mort que nous venons de rencontrer nous gêne la fête, et nous passons silencieusement les trois quarts d'heure qui nous séparent du terme du voyage.

La Maloja.

Pleurez, amateurs du pittoresque! A l'extrémité de la vallée, à la pointe du lac, dans cet admirable désert, inviolé jusqu'à l'année dernière, ils ont bâti un immense hôtel, bien blanc, bien carré, bien ornementé de la quincaillerie des paratonnerres, des girouettes et des drapeaux aux enluminures criardes. Je crois arriver aux magasins du Louvre, et l'illusion est d'autant plus forte que j'aperçois, derrière les larges fenêtres, le reflet bleuâtre de la lumière électrique. On m'offre l'ascenseur! c'est complet!

Eh! ma foi! les ascenseurs ont du bon. Après avoir monté quarante marches d'escalier, je m'arrête, hors d'haleine. C'est que nous sommes ici à 6,000 pieds au-dessus de la mer. Est-ce que je vais faire comme le pauvre garçon de tout à l'heure?

Salle à manger immense. Deux cents personnes y dînent et elle est loin d'être pleine. Cuisine savante, mais détestable, toute au beurre rance. A Paris seulement on peut manger du beurre frais et de la viande sérieuse. Avez-vous remarqué qu'on n'aperçoit jamais une vache en Suisse?

Le dîner est fini. Voici une autre salle encore plus grande, avec un théâtre au fond, dans laquelle douze messieurs accordent leurs instruments. Que n'ont-ils aussi peigné leurs cheveux et ciré leurs bottes!

Tout le monde s'installe et je promène mon lorgnon sur l'assemblée. Pas un Français. Des nuées d'Anglaises et d'Allemandes absolument « négligeables », comme dirait Jules Ferry. Une jolie Américaine qui ressemble à la Patti jeune; une Berlinoise équivoque en pince-nez; une Napolitaine de cette beauté méchante assez commune au pied du Vésuve; une Anglaise que nous avons baptisée: la marquise de Belbeuf, à cause d'une ressemblance où l'avantage n'est pas à l'Angleterre...

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

On danse, avec peu d'entrain. Qu'il y a loin de ceci à nos soirées dansantes des casinos de France! A dix heures, l'orchestre attaque le *God save the queen* et tous les Anglais se lèvent, respectueux et muets.

J'ai vu, jadis, la même chose dans le cirque en planches d'une petite ville d'Ecosse où le public était composé de matelots, d'ouvriers et de grisettes. Ce jour-là, aussi bien qu'aujourd'hui, j'ai été de mauvaise humeur toute la soirée. Ah!... comme c'est pénible, d'avoir à envier les autres!

Sur les 200 personnes qui sont ici pour jouir des beautés de la Suisse, la moitié sont des Anglaises qui ne mettent jamais le pied hors de l'hôtel ou des préaux sablés, mais non plantés, qui lui donnent un faux air de prison. Elles passent la journée le nez sur un livre ou sur une broderie, sans lever les yeux vers les montagnes.

Ce soir, à la fin du dîner, un Français de notre petite bande a couru à la fenêtre avec des gestes d'admiration, pour voir un glacier magnifiquement teint de pourpre par le soleil couchant. Tous les convives,

(La suite à la page 68.)



Costume en serge sanglier et tissu à jour velouté.
De madame Turle, 9, rue de Clichy.

Costume en serge sanglier et tissu à jour velouté.
Jupe faite de bandes en tissu à jour et de bandes en sanglier, celles-ci plissées verticalement de plis couchés. Tablier drapé de plis réguliers massés sur la hanche. Le corsage a un plastron en tissu à jour cerné d'un pli, une ceinture suisse fermée derrière, et un nœud à longs pans en moire. Col droit, parement en tissu à jour à la manche ronde.

Costume en velours noir et tissu oriental écru, coupé de fils rouges.

Jupe en faille noire, garnie d'une bande de velours



Costume en velours et tissu oriental, orné de perles-plomb.
De madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

noir, dont le bord supérieur est découpé en cintre, dans chaque pointe un motif en perles-plomb. La tunique en tissu oriental, forme une longue feuille drapée, sur les hanches, de plis maintenus par un motif en perles-plomb. Corsage à basque ronde en tissu oriental avec un plastron en velours, coupé de galons en perles-plomb, fixés à leurs extrémités par un motif en perle. Col droit en velours. Autour de la basque, deux velours, le second plus étroit que l'autre. A la manche, un haut poignet en tissu oriental, coupé de pointes en velours.



Costumes de château de M^{me} Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

Costume en satin et étamine capucine écri. — Jupe en satin capucine; tout le côté droit découvert par la tunique est brodé de perles capucine. La tunique est en étamine capucine, plissée de plis couchés montés à gauche, au bord du corsage qui est en satin capucine. Ce corsage forme à droite une basque aiguë, relevée sous les lés de derrière, et dont la pointe est fixée à la jupe sur un groupe de plis maintenus par des coques en satin qui la relèvent gracieusement. Une chemisette en étamine écrie, toute en petits bouillons, est dégagée par le décolleté du corsage, que garnit une grosse ruche Médicis, et par la façon

fuyante de la basque. Manche arrêtée au coude et ornée d'un bouillon de dentelle capucine.

Robe en surah bleu, en tulle brodé de pampilles, en perles clair de lune. — Jupe à demi-traine en surah bleu, drapée d'un tablier en tulle et au-dessus d'une draperie en surah, sous laquelle disparaît près du poulf une étroite draperie en tulle. Le côté de la jupe semble relevé par une énorme agrafe en acier clair de lune, d'une élégante originalité. A droite, des plis étages montent presque à la taille. Corsage à pointé, ouvert sur une chemisette plissée et garnie d'une dentelle perlée comme le tulle; même garniture à la manche.

croyant à un incident tragique, se sont levés de table et, quand ils ont compris, ils ont haussé les épaules en grommelant : oh ! ces Français !

Nous sommes ici à l'entrée de la gorge par laquelle on descend au lac de Côme.

Aujourd'hui nous avons vu déboucher de ce gigantesque escalier un gros nuage de mauvaise mine qui s'est arrêté un instant sur la dernière marche, comme un malfaiteur qui étudie la disposition des lieux. Alors, il a fait entendre un gros coup de tonnerre et nous a lancé un ou deux éclairs presque dans les jambes. Cela faisait penser aux pétards que les gamins tiraient dans nos jupes le 14 juillet. Puis il s'est avancé sur le lac, rasant le sol et tonnant toujours. D'autres, au signal, montaient derrière lui, les uns

gris comme de la fumée, les autres noirs comme de l'encre, mais tous grondant et éclairant à qui mieux mieux, et semblant dire aux paratonnerres qui s'élevaient au-dessus d'eux : qu'est-ce que vous faites là-haut, vous autres ? — Entre les vides nous apercevions les pics éclairés par un brillant soleil.

C'était la première fois que je voyais un orage à fleur de terre et j'ai pensé que si un poète était à ma place, il aurait fait une belle ode là-dessus. Mais il s'agit bien de faire une ode ! Je me sens incapable d'écrire une page de mauvaise prose, avec toutes ces beautés qui distraient mon esprit, et je comprends les rossignols en cage qui ne chantent qu'après qu'on leur a crevé les yeux.

CONSTANCE.

ELENIZZA

(SUITE)



LE a tort, dit le courtier qui était présent à l'entretien. On ne sait jamais où sont les brigands. Si c'était ma fille, elle ne s'aventurerait pas si loin dans la campagne.

— Oh ! répondit la vieille, vous savez bien, monsieur Démosthène, que les Klephtes n'enlèvent jamais les femmes. Et que voulez-vous qu'ils fassent d'un médecin ?

— Ma foi ! dit Annetta, sa capture serait une bonne journée pour eux. Ce n'est qu'un médecin, il est vrai, mais son père est fort riche. »

Quand ils furent seuls, Léonidis dit à sa fille :

« Tu as mal fait de parler de la fortune de M. Guichen. Tu sais que la moitié de la population de Bournabat est en relations régulières avec les Klephtes. Il est inutile de donner des idées à ces gaillards-là. »

Mademoiselle Léonidis ne répondit rien, mais, quand elle revint à Bournabat la semaine suivante, elle trouva moyen de raconter à quinze mendiants des deux sexes que le compagnon qui suivait Elenizza dans ses promenades était fils unique, et que son père remuait les millions à la pelle.

A Paris, le meilleur moyen de se débarrasser d'un homme est de répandre le bruit qu'il n'a rien dans ses poches. Autres pays autres mœurs !

Quelques jours après, laissant madame Harrisson aux soins de sa villa, les deux jeunes gens accompagnés de miss Woodfall eurent l'idée d'aller goûter sur l'herbe, près d'une jolie fontaine qui sortait des premières pentes de la montagne, à deux kilomètres de Bounarbash.

Cette journée de printemps était splendide et déjà chaude. Aussi Fernand avait-il quitté son uniforme pour des vêtements plus légers. Il allait à pied ; les deux femmes, abritées sous de larges ombrelles, che-

minaient à dos d'âne, sous la conduite de leurs deux *agoyatis*.

Soudain, non loin du but de la promenade, à un détour de la route, un inconnu se montra. C'était un petit homme à l'air maussade, avec des cheveux roux trop longs qui s'échappaient du fez et tombaient en mèches plates sur le front sillonné de grosses rides. Une barbe courte et mal plantée laissait voir, par places, la peau couleur brique du menton et des joues. Les yeux clignotants, bordés d'un bourrelet rouge, donnaient à la physionomie quelque chose de pleurnicheur et de piteux.

L'homme portait une veste brune toute passée par le soleil et la pluie, et une *vraha*, jadis bleue, dont les plis abondants retombaient autour de la partie médiane de son individu comme une housse jetée sur un lustre pour le garantir des mouches. Il avait sous le bras un fusil très rouillé et n'était embarrassé, d'ailleurs, d'aucun autre ustensile de chasse. Vous l'eussiez pris, sauf la *vraha*, pour un honnête bourgeois de Pontoise, sorti de sa maison, en pantoufles, pour aller tuer une grive sur quelque pommier au fond de son jardin.

Il était planté au milieu du sentier et regardait venir la petite caravane sans curiosité, mais avec un intérêt évident. Il avait l'air chez lui. Quand les oreilles de l'âne qui portait Elenizza lui touchèrent presque la poitrine, le promeneur solitaire fixa Fernand dans le blanc des yeux et lui dit en souriant un peu, comme s'il eût parlé à une vieille connaissance :

« Hé ! moussiou doctor, tabacco. »

— Ma foi ! dit le jeune homme, très amusé, je ne m'attendais pas à trouver une connaissance dans la plaine de Bournabat. »

Et il tira débonnairement de sa poche un étui à cigarettes bien garni. Mais, au même instant, le petit roux lâcha un coup de sifflet qui fit sortir de derrière les buissons trois autres gaillards sur la profession des-

quels on ne pouvait guère se méprendre, car ils s'arrêtèrent à six pas, et couchèrent le groupe en joue avec une précision irréprochable. Déjà les *agoyatis* étaient loin. Au milieu d'un silence glacial, on entendit cette seule interjection modulée par miss Woodfall avec l'intonation que vous savez :

« Oh ! »

En même temps, par un mouvement instinctif, l'institutrice s'abritait derrière son ombrelle comme derrière un bouclier à l'épreuve des balles.

Elenizza était moins effrayée qu'on ne pourrait le croire. Elle avait entendu raconter, dans sa vie, vingt arrestations de ce genre. Le plus ému de la société, on le devine sans peine, était Fernand Guichen. On devine également que ce n'était pas pour lui qu'il avait peur.

Le petit homme roux lui cria dans un français déplorable :

« Levez les mains. »

Le pauvre garçon obéit. D'une part, il n'avait pas d'armes. De l'autre, l'existence de celle qu'il aimait dépendait d'un seul de ses mouvements. Le bandit promena ses mains sales dans les poches de Fernand et n'y trouva rien de suspect qu'un couteau qu'il fit disparaître dans les plis de sa *vraka*. Quant à la montre, à la bourse et au portefeuille du jeune homme, il n'y fit pas la moindre attention. Cet industriel sérieux ne faisait pas le détail.

« Maintenant, dit-il, en route, et que le *moussiou* il ne dise pas un mot. Si le *moussiou* bien tranquille, aucun danger à craindre. »

La caravane se remit en marche dans la direction des montagnes dont les premiers contreforts s'étagaient à peu de distance. Fernand marchait en tête, ayant à sa droite l'homme à la chevelure échevelée, à sa gauche le plus solide de la bande. A trente pas en arrière, les deux femmes venaient, toujours montées sur leurs ânes. Seulement les *agoyatis* étaient remplacés par deux brigands. On marchait d'un pas rapide, en silence. Les baudets eux-mêmes semblaient comprendre qu'il ne s'agissait plus de rire, car ils trottaient sans qu'on eût besoin de les toucher, eux qui, tout à l'heure, n'avançaient qu'à force de coups.

La campagne devenait de plus en plus déserte. Les figuiers et les grenadiers avaient disparu. Maintenant d'énormes massifs de broussailles bordaient seuls l'étroit sentier tout parsemé de pierres roulantes. Parfois on apercevait de loin un paysan occupé à la culture. Mais la caravane avait l'apparence la plus honnête du monde et, sans doute, le laboureur croyait voir passer des touristes en excursion. S'il croyait autre chose, il avait probablement ses raisons pour n'en rien faire paraître.

Le soleil baissait à l'horizon ; on avait déjà fait des lieues. Jamais de sa vie Fernand n'avait marché si longtemps ni si vite et il commençait à se sentir las. Quant aux brigands, on voyait qu'ils auraient soutenu cette allure jusqu'au jugement dernier. Il faisait déjà bien sombre quand on parvint à une petite maison située dans un des premiers plis de la montagne et où les bandits entrèrent, sans en demander la permission, eux, leurs captifs et les deux ânes.

La maisonnette, qui n'était qu'une sorte de hangar, servait d'abri à deux bergers dont cette visite tombée

du ciel ne parut point exciter l'étonnement et qui ne différaient, d'ailleurs, des brigands, qu'en ce qu'ils avaient encore la mine plus suspecte. L'un d'eux, sur une injonction très brève, sortit avec un long couteau à manche de cuivre et, bientôt, l'on entendit à peu de distance les cris d'un agneau qu'on égorge. Mais, en ce moment, ces sons plaintifs étaient pour Fernand et ses deux compagnes la plus délicieuse des musiques, car, chez les prisonniers, la faim dominait tout le reste.

Le rôti fut bientôt cuit à point. Je n'affirmerai point qu'il fût tendre, mais il pouvait le paraître auprès du pain noir qui l'accompagnait. Joignez à ce menu de l'eau à discrétion, du fromage, des oignons crus, et vous reconnaîtrez que ce dîner n'eût pas manqué de charmes, s'il eût été moins silencieux. Fernand et la jeune fille assis sur des nattes grossières dans la mesure à peine éclairée, tenus à distance l'un de l'autre, n'avaient la permission que de se regarder, et ils en usaient largement. Les yeux d'Elenizza disaient :

« Courage ! moi, je n'ai pas peur tant que vous êtes là. Nous finirons par sortir de ce guépier. Plaie d'argent n'est pas mortelle. »

Ceux de Fernand répondaient :

« En ce moment, je me soucie de ma peau comme d'une figue. Pourvu qu'il ne vous arrive rien, tout le reste m'est égal. Je donnerais mon sang pour vous. »

Je crois même qu'ils ajoutaient autre chose, mais c'était une chose qu'Elenizza faisait semblant de ne pas voir. Elle jugeait, sans doute, que ce n'était pas le moment et qu'il y a temps pour tout.

Miss Woodfall semblait assez gaie. Cette singulière fille eût ri tout à fait si elle eût pu se faire servir son thé et son *bread and butter*.

Enfin les ânes broutaient une poignée d'herbe assez mélancoliquement, comme des ânes qui se doutent bien que leur journée n'est pas finie.

En effet, le petit roux donna bientôt le signal du départ et sortit de la hutte sans payer l'addition, autrement qu'avec une tape sur l'épaule des deux bergers, tellement amicale, qu'il n'en eût pas fallu davantage pour faire pendre ces derniers en tout autre pays. Maintenant la nuit était presque noire et la brise fraîche de la montagne commençait à souffler. Mais les brigands étaient gens de précaution. Chacun des captifs reçut une pelisse en peau de mouton, empruntée sans doute à la garde-robe des pasteurs. Ce n'est pas tout d'enlever les gens. Encore faut-il, pour les mettre à bonne rançon, ne pas leur donner une fluxion de poitrine !

On avait repris la marche dans le même ordre. Le docteur allait en avant, entre ses deux compères qui lui donnaient le bras, sans doute pour le préserver des faux pas. Allait-on le faire marcher longtemps ainsi ? Que devenait Elenizza ? Il ne savait sa présence, à l'arrière-garde, que par le bruit des fers de l'âne mordant le roc du sentier devenu rapide.

Elenizza pensait que les puces doivent être des animaux intrépides pour pouvoir habiter une pelisse de mouton aussi puante. Elle pensait surtout au désespoir de son oncle et de sa tante. Enfin elle s'étonnait d'avoir été emmenée par les Klephtes, car ces messieurs — la chose est connue — ne s'embarrassent point des femmes, d'ordinaire. Au fond, depuis qu'il

faisait nuit, elle se sentait moins rassurée. Combien d'autres seraient mortes de peur, à sa place?

La troupe avait pénétré dans un bois, circonstance aggravante, car, dans l'obscurité, des branches balayaient souvent le visage des captifs. Enfin, après deux heures de marche, la caravane fut accostée par un inconnu qui faisait évidemment partie de la bande et qui eut, avec le chef, un court colloque à demi-voix, en patois du pays. Alors, on s'engagea dans un fourré tellement épais que ce fut seulement en arrivant à dix pas d'un feu clair qu'on en aperçut la lueur. Quatre ou cinq hommes enveloppés dans leurs peaux de moutons dormaient à portée de la flamme. Ils se réveillèrent, contemplèrent les nouveaux venus d'un air satisfait mais sans expansion, avec le calme de gens d'affaires sérieux qui voient une spéculation menée à bon terme.

Fernand espéra qu'on allait parler chiffres sans perdre du temps et s'appêta à se marchander lui-même de son mieux. D'ailleurs il était impossible de voir des bandits moins effrayants, surtout depuis qu'ils se sentaient chez eux. On avait jeté du bois sur le feu en l'honneur des nouveaux venus qui, maintenant, avaient la permission de causer, à leur aise, tout en se chauffant. S'ils eussent eu sur la tête, au lieu de la voûte des branches, une toiture moins primitive, ils ne se seraient point trouvés à plaindre, relativement s'entend.

« J'espère que vous ne vous sentez pas trop fatiguée et que vous n'avez pas peur, dit Fernand à Elenizza, dès qu'il put lui adresser la parole.

— Je suis horriblement fatiguée, répondit-elle, mais je n'aurai pas peur tant que vous serez là. Ce qui m'est le plus pénible en ce moment, c'est de songer à l'épouvante qui doit régner chez nous à l'heure qu'il est. J'espère que ces hommes vont mener nos affaires rondement.

Comme s'il avait entendu ces mots, le petit roux s'approcha aussitôt et s'assit entre le docteur et la jeune fille. Puis il entra carrément en matière.

« Monsieur, dit-il dans un français mêlé d'expressions grecques dont Elenizza donnait la traduction quand il le fallait, je pense que vous êtes pressé de nous quitter et, s'il ne dépend que de moi, nous ne vous garderons pas longtemps. Voici ce que je vous propose. Un de mes hommes va partir à l'instant même emportant un mot de vous pour vos amis de Smyrne. Je sais à qui j'ai l'honneur de parler et je ne doute pas qu'en deux heures on ne trouve quatre mille livres turques sur votre signature. Le reste nous regarde. Le messager s'arrangera pour toucher la somme en toute sûreté et pourra être de retour avant le lever du soleil d'après demain. Le soir même vous serez rendu à vos malades. »

Fernand répondit :

« Vous n'êtes qu'à moitié renseigné sur mon compte, monsieur... monsieur ?

— Yani, fit le bandit en saluant.

— Eh bien ! monsieur Yani, je suis médecin, il est vrai, mais médecin d'un vaisseau de guerre français. Je n'écrirai rien du tout, c'est bien inutile. Soyez certain qu'une douzaine de fusiliers marins sont déjà en route pour venir me chercher, moi et mademoiselle, et attendez-vous à trouver une différence entre les ma-

telots du *Dumont d'Urville* et les soldats du Sultan.

La physionomie du sieur Yani donna les marques d'une contrariété véritable.

« *Fotia na tous kapsi!* (1) » jura-t-il entre ses dents.

Il alluma gravement une cigarette, réfléchit deux ou trois minutes et continua :

« Je serais désolé pour vous que les choses prissent la tournure que vous indiquez. Si nous sommes poursuivis, je me garderai certainement bien d'engager la lutte. Nous battons en retraite par la montagne et nous vous emmènerons, s'il le faut, jusqu'au mont Taurus, en suivant des chemins où vos matelots eux-mêmes se trouveront embarrassés. »

Il médita encore quelques instants et reprit :

« Tenez, docteur, tout le monde vous dira qu'Yani est un homme prudent qui ne s'embarque pas dans une mauvaise affaire. Vous êtes libre et, si le cœur vous en dit, vous pouvez vous mettre en route sur l'heure pour Smyrne.

— Et mademoiselle ? demanda Fernand.

— Oh ! dit Yani en saluant fort poliment, faute de pluie, la grêle est la bien venue (2). Il me faudra bien garder mademoiselle, malgré la règle que je me suis imposée de m'abstenir d'opérations de ce genre. Mais il ne serait pas juste d'avoir dérangé mon monde inutilement. Il nous faut quatre mille livres, et c'est à mademoiselle que je serai obligé de les demander. Peut-être consentirez-vous à vous charger de prévenir M. Harisson.

A ces mots, Elenizza devint très pâle. Elle ne dit rien, mais ses grands yeux se levèrent sur Fernand avec une imploration muette. Tout son courage l'abandonnait du moment qu'il s'agissait de rester seule avec miss Woodfall au milieu de ces bandits. D'une voix qui tremblait péniblement elle répondit :

« Le capitaine ignore probablement que je suis une pauvre orpheline sans fortune.

— Alors, fit Yani en fermant à moitié ses yeux rouges d'un air malin, je serai obligé de m'adresser à madame. »

Il désignait du regard l'institutrice qui écoutait la conversation sans la comprendre, à moitié endormie de fatigue.

« Quatre mille livres font cent mille francs ? interrogea Fernand dont la décision n'avait pas été longue à prendre.

— Quatre-vingt douze mille seulement, rectifia Yani. La livre turque est inférieure à la livre anglaise.

— C'est bien », dit le jeune homme.

Alors, sur une page de son carnet, il écrivit les lignes suivantes, à la lueur du feu des brigands :

« Cher monsieur Harisson, vous savez déjà sans doute que nous sommes aux mains d'Yani, votre nièce, son institutrice et moi. Nous sommes très loin dans la montagne, je ne sais où, mais en bonne santé et bien traités. Je ne crois pas que nous ayons rien à craindre. Moyennant une rançon de quatre mille livres qui s'applique à ma personne (car le sieur Yani ne rançonne pas les femmes) nous serons libres à l'instant même. Veuillez donc, sur ma pa-

(1) Que le feu les brûle !

(2) *Stin anavrohi, calo mé hai to halazi* (proverbe smyrnôte).

» role et ma signature, me faire l'avance de pareille
» somme que mon père vous remboursera aussitôt.
» Veuillez en outre prévenir le commandant de mon
» bateau de ce qui se passe. En d'autres circonstances
» l'honneur que j'ai de porter l'uniforme et l'épée
» m'eût empêché, qu'il n'en doute pas, d'accepter les
» conditions qui me sont faites. Si le commandant
» songeait à certaines mesures, qu'il y renonce au
» nom de sa femme et de sa fille. A bientôt j'espère.
» Quant au versement de la somme, le messager se
» charge d'y pourvoir. Mes respects à madame Har-
» risson. Moi vivant, sa nièce n'a rien à craindre.

» FERNAND GUICHEN. »

Yani prit, avec le plus grand soin, connaissance de la lettre.

« C'est tout à fait cela, dit-il. Je prierai seulement mademoiselle de vouloir bien mettre au bas : *lu et approuvé l'écriture*. Deux sûretés valent mieux qu'une. Il ne faut pas oublier le citron dans les hors-d'œuvre (1). »

Mais Elenizza s'y refusa d'abord.

« Je ne puis accepter votre sacrifice, dit-elle au jeune homme en anglais. Puis qu'on vous donne la liberté immédiate et sans rançon, partez et laissez-nous. A la grâce de Dieu ! »

Il la considéra quelque temps, sans parler, puis il lui répondit, dans la même langue :

« Elenizza ! quand même l'honneur me permettrait de partir, je mourrais mille fois plutôt que de vous quitter en ce moment ! Vous êtes, pour moi, cent fois plus chère que la vie !

— Pardon, interrompit Yani qui semblait vexé. Les affaires sont les affaires et je me vois forcé d'interdire, jusqu'à conclusion définitive, tout colloque dans une langue que je ne comprends pas.

— Elenizza, reprit Fernand, en français, cette fois, si vous faites cas de moi et de mes paroles, signez comme on vous le demande. »

La jeune fille jeta sur lui un long regard que je ne me charge pas de traduire. Tout ce que je puis affirmer c'est que le docteur estima qu'il en avait pour son argent. Au bas des lignes qu'il venait de tracer, la nièce des Harrisson écrivit :

« Mon compagnon est l'être le plus noble, le plus dévoué, le meilleur que je connaisse. Tant qu'il sera près de moi, je me sentirai heureuse et tranquille.

» ELENIZZA. »

(1) *Vale sto mezzessou lemoni* (proverbe smyrniote).

« Ce n'est pas tout à fait ce que je demandais, fit Yani en souriant finement après avoir lu. Mais cela revient au même. A présent je suis certain que tout ira pour le mieux. Pour plus de sûreté et pour gagner du temps, c'est moi qui vais aller à Smyrne. »

La plupart des hommes de la bande avaient suivi la scène de loin, discrètement, sans dire une parole. Yani fit un signe à l'un d'eux qui se leva et vint conférer avec son chef à voix basse. L'entretien terminé :

« Monsieur et mademoiselle, dit le capitaine, je vous présente Adoni qui me remplacera durant mon absence. Je compte que vous n'aurez qu'à vous louer les uns des autres. Sur ce, je vais partir, car il y a loin d'ici à Smyrne. Adoni, fais servir le souper. »

Le souper se composait des restes de l'agneau réquisitionné dans la bergerie du bas de la montagne. En guise de légumes, des olives nageant dans la *salamura* toute noire. Comme dessert, du *touloumotiri* ou fromage de lait de chèvre, tiré d'un sac de peau qui lui servait de résidence ordinaire.

Miss Woodfall dévorait consciencieusement. Elenizza mangeait peu, non qu'elle eût peur, car tout ce qui se passait lui semblait un rêve. Fernand, lui, n'aurait pu avaler une bouchée. Depuis qu'il se savait aimé, ce héros se sentait poltron, et cependant il se tenait à quatre pour ne pas sauter au cou de son gardien, pour étrangler le bandit ou pour l'embrasser, il n'en savait rien lui-même.

Le souper fini, Adoni dit à ses hôtes :

« Le docteur et ces dames seront obligés de dormir en plein air cette nuit, autour du feu. Mais ce ne sera pas long car les heures s'avancent. Demain soir, nous serons mieux installés.

— Quoi ! dit le docteur, va-t-on nous emmener plus loin ?

— Non, répondit le Klephte. Mais nous passons rarement deux nuits de suite au même lieu, autant dans l'intérêt des étrangers que dans le nôtre.

— Vraiment ? questionna Fernand. En quoi donc les « étrangers » peuvent-ils avoir intérêt ?...

— Eh ! monsieur, si nous étions attaqués cette nuit vous devinez bien quelle est la première chose que nous ferions. »

Le jeune homme fronça les sourcils et mordit sa moustache.

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain numéro.)

ÉNIGME.

Un honnête homme, en silence me garde ;
Souvent, je meurs pour un mot qu'on hasarde.
Je vis tranquille au fond des nobles cœurs ;
L'esprit léger fait naître mes malheurs.

Explication des Mots en carré du 15 août :

P	A	R
A	R	A
R	A	T

Costume en lainage crème, broché de boutons de rose. — Sur une sous-jupe en satinette une jupe en lainage est montée par des fronces au bas du corsage qui est à taille ronde. Ce corsage est lacé de chaque côté d'une pièce qui fait le milieu, et qui est coupée transversalement sur la poitrine; le décolleté est voilé par une chemisette froncée au col montant et perdue sous la pièce. Manche ronde. Façon jeune et gracieuse.

Tablier en batiste écrue. — Une pièce plissée à laquelle se monte un tablier froncé à la taille. Sur toutes les coutures et sur l'ourlet un point anglais en coton blanc. Deux pointes col sont dégagées par le grand col arrondi dont la garniture de dentelle, en retombant, sert de jockey à l'entournure simplement liserée.

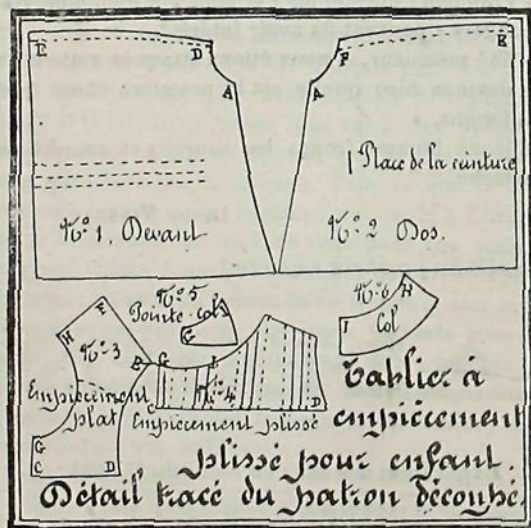
Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Dos. — 3, Empiècement plat. — 4, Empiècement plissé. — 5, Pointe-col. — 6, Col rabattu. — Ce modèle emploie 1 mètre de percale.

On taillera l'empiècement n° 3, puis l'empiècement n° 4. Celui-ci se plisse de plis crevés et s'applique devant sur l'em-



Costume en lainage crème broché de boutons de rose pour jeune fille — Tablier pour enfant (face et dos), patron découpé.



piècement plat en suivant les coches de raccord. On pliera en double l'étoffe pour le tailler afin de ne pas avoir de couture au milieu. L'empiècement du dos étant couvert par le col rabattu, il est inutile de le plisser. La pièce préparée, on montera par des fronces le devant du tablier, puis le dos, en suivant les lettres correspondantes. Sous ce premier rang de fronces en faire trois autres, puis encore trois, lesquels sont indiqués sous la taille par trois lignes à la roulette. A l'encolure aux lettres I G, monter la pointe-col; le col n° 6 viendra rejoindre à la lettre I cette pointe qui le dépassera. Le col s'entoure d'une haute dentelle-torchon qui retombe sur l'entournure, laquelle reçoit un simple passe-poil. Le tablier est enjolivé d'un point anglais en coton blanc, pour la percale bise ou écrue; on le fait au-dessus du petit biais qui aide à monter le tablier, au-dessus de la dentelle du col, autour de la pointe-col, de la ceinture qui se fixe sur le côté du tablier (dos) à la ligne pointillée et au-dessus de l'ourlet. Modèle de mademoiselle Léa Guiard, 19, rue Blanche.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4534, et un patron découpé : Tablier à empiècement plissé, pour enfant de deux à trois ans, figurine page 72.